

# États et peuples de Sénégambie et de haute Guinée

*Yves Person\**

Y a-t-il unité dans l'histoire des peuples de la côte occidentale d'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au Bandama<sup>1</sup>? Cela paraît douteux même si la période du préimpérialisme, qui s'étend du début du siècle, avec la fin de la traite légale, jusqu'à la veille de la grande poussée coloniale, présente une homogénéité certaine. C'est que le secteur ainsi défini s'étend sur des zones culturelles très diverses, si bien que le seul facteur d'unité qui s'impose est précisément l'influence européenne étalée tout au long de la côte, et la formation des premières enclaves coloniales, laquelle est étudiée dans un autre chapitre. Le présent chapitre doit être nécessairement construit du point de vue des peuples africains. Il suivra donc un plan géographique, en abordant tour à tour les grandes zones culturelles, à savoir la Sénégambie, la haute Guinée et le Fouta-Djalon, les pays kru, les Mandé du Sud et, enfin, les Mandé, du haut Niger au Bandama.

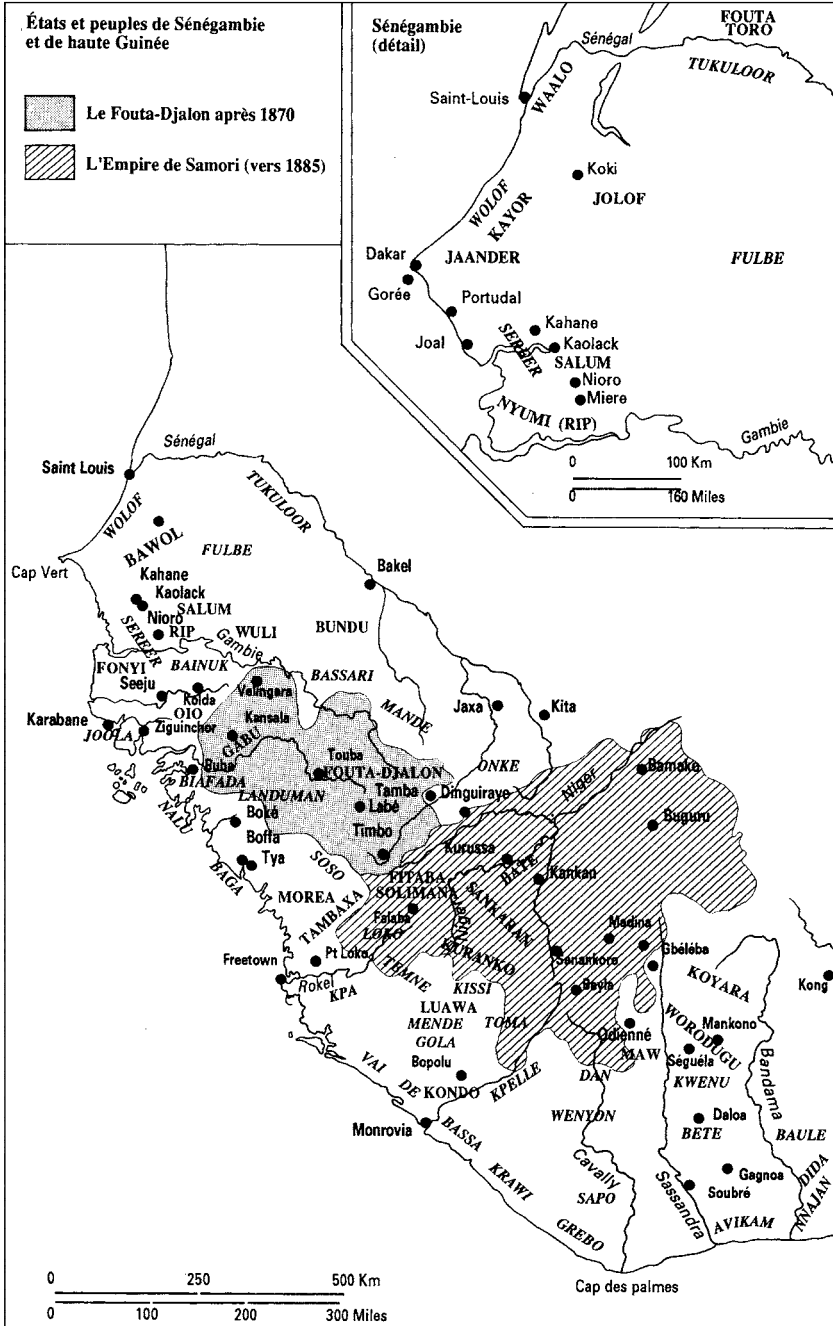
## La Sénégambie

La Sénégambie<sup>2</sup> est la seule région où le vieil axe culturel du Soudan occidental, caractérisé par de grands États, avec un islam minoritaire mais

\* Décédé en décembre 1982.

1. Au sens strict, la haute Guinée va de la Gambie au cap des Palmes. Mais la limite ethnique qui sépare deux mondes profondément contrastés, celui des Kru et celui des Akan, tombe plus à l'est, sur le Bandama. C'est celle qui est retenue ici.

2. Sur les Wolof, on consultera: O. Bâ, 1976; B. Barry, 1972; V. Monteil, 1966; L. G. Golvin, 1981 et 1982. Sur les Seereer, en attendant les thèses de J. Boulègue et de M. Gueye, voir M. A. Klein, 1968; pour la Gambie, C. A. Quinn, 1972.



24.1. États et peuples de Sénégambie et de haute Guinée (carte Y. Person).

important, a conflué sur les rives de l'Atlantique, avec la zone où la puissance corrosive de l'Europe s'exerçait depuis des siècles et se manifestait notamment par la traite des Noirs vers l'Amérique. Ces sociétés, que leur caractère soudanais et musulman rendait plus stables que celles du golfe de Guinée, n'en furent pas moins ébranlées par l'évolution de la demande extérieure dont leurs richesses étaient l'objet. La traite des Noirs avait commencé à régresser dans cette région dès 1760, malgré une brève reprise dans les années 1780. Ni l'abolition de la traite par l'Angleterre en 1808 ni l'application effective de la législation française anti-esclavagiste, en 1831, n'eurent grand effet sur un commerce qui avait déjà amorcé un mouvement de déclin, mais qui se maintint à une échelle réduite, et sous diverses formes déguisées ou clandestines, jusqu'en 1850. La flambée des prix offerts pour les produits de Sénégambie marqua le principal tournant économique. En 1830, la valeur moyenne annuelle des exportations de gomme était déjà plus de cinq fois supérieure à celle que les exportations d'esclaves avaient atteinte au plus fort de la traite. Parallèlement à la reprise du commerce de la gomme, les exportations d'or, de cuir, d'ivoire et de cire d'abeille connaissent un développement remarquable, tandis que l'arachide, appelée à devenir le premier produit d'exportation au milieu du siècle, commence à faire son apparition<sup>3</sup>. Cette restructuration du commerce extérieur eut aussi de profondes répercussions sur l'économie locale, ruinant les anciens bénéficiaires de la traite au profit de groupes bien placés pour tirer parti de cette nouvelle production.

À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et pour des raisons qui, au moins en partie, n'avaient rien à voir avec le facteur européen, l'islam avait acquis un dynamisme nouveau. Les classes paysannes se convertissaient en masse, notamment pour protester contre les excès d'une aristocratie qui cherchait à profiter des nouveaux courants économiques en dépossédant le peuple au lieu de le protéger. Les sociétés de Sénégambie se trouvaient donc prises en tenailles par deux forces de bouleversement: le nouvel islam agressif et la profonde mutation que connaissait l'économie mondiale sous l'effet de l'industrialisation. Les vieilles structures politiques et sociales, faute de se renouveler, allaient se trouver incapables d'affronter la crise grave qui s'ouvrait ainsi, et qui devait durer jusqu'au jour où la mise en place du système colonial allait imposer un ordre nouveau.

Cela est particulièrement net, dans le Nord, dans les royaumes des Wolof et des Seereer, car ces deux nationalités constituent une unité historique bien distincte.

La défaite écrasante de l'*almaami* Abdul-Kādiri Kaan, du Fouta Toro, devant le *damel* du Kayor (Cayor), Amari Ngone, en 1786, avait rétabli le pouvoir de l'aristocratie dans cet État et dans le Waalo. Mais, à mesure que les princes affichaient un retour aux pratiques religieuses traditionnelles, les masses accentuaient leur conversion à l'islam.

3. P.D. Curtin, 1975 et 1981.

Le Waalo était en outre corrodé par le voisinage immédiat du comptoir français de Saint-Louis, qui retomba aux mains des Britanniques de 1809 à 1817. Il subissait aussi la pression directe des Maures Trarza, auxquels il venait d'abandonner la rive droite du fleuve et dont il ne parvenait pas à repousser les fréquentes incursions.

C'est dans ce pays faible et troublé que les nouvelles relations avec l'Europe prirent forme difficilement. La traite illégale s'organisait, mais elle ne réussit pas à s'étendre au nord de la Guinée portugaise. Quand les Français réoccupèrent Saint-Louis et Gorée (1817), il fallut trouver un nouvel objet aux relations commerciales. La gomme, les peaux et la cire étaient des denrées que tout paysan pouvait produire. Les Français, sur le Sénégal, comme les Britanniques plus au sud, en Sierra Leone, voulaient créer des plantations pour remplacer celles des Antilles. Ce fut l'objet du grand effort de colonisation agricole, fondée surtout sur le coton, que le gouverneur Schmaltz et le baron Roger exercèrent aux dépens du Waalo de 1819 à 1827. L'entreprise échoua, du fait d'erreurs techniques, du manque de main-d'œuvre, de l'opposition du commerce et de l'hostilité des autochtones. On en revint alors à une politique purement commerciale, où les négociants de Saint-Louis eurent à s'accommoder de l'influence croissante de grandes maisons exportatrices, surtout d'origine bordelaise. Lors des hautes eaux, les traitants se rendaient aux escales situées sur les deux rives du fleuve, la maure et la noire, et en amont jusqu'à Bakel dans le Gadiaga.

Des droits de plus en plus importants furent un moment payés à l'aristocratie wolof, ce qui ne fit qu'aggraver les guerres de succession, normales dans ce système. De 1827 à 1840, la lutte est constante entre les matrilineages tejek (teedyekk) et jos (dyoos), représentés notamment par les *brak* Fara Penda Adam Sali (1827-1840) et Xerfi Xari Daaro (1830-1835). Mais le peuple ne suit pas, et tout semble s'effondrer en 1830, quand un mouvement musulman, réprimé au Kayor en 1827 et réfugié sur la frontière du Waalo, prend comme leader un homme de caste, le forgeron Diile. En quelques semaines, celui-ci conquiert tout le pays au nom d'un islam égalitaire, et le système traditionnel paraît détruit. Il est aussitôt rétabli par le gouverneur de Saint-Louis qui intervient militairement, écrase Diile, le saisit et le fait pendre publiquement.

Après quoi la France refuse d'intervenir dans la lutte des factions, où s'immiscent de plus en plus les Trarza qui traversent systématiquement le fleuve, ravageant le Waalo. De guerre lasse, certains dignitaires constituent un parti maure, et marient, en 1833, la jeune *lingeer* Njambot (Ndyömböt), issue du clan tejek, à Muḥammad al-Habīb, émir des Trarza, ce qui ne ramena pas la paix. Le gouverneur de Saint-Louis, furieux de se voir encerclé par les Maures, donne désormais tout son appui aux Jos. Les Tejek l'emportèrent cependant, et, à la mort de Njambot, en 1846, sous le couvert d'un *brak* fantoche, Mo Mbodj Maalik (1840-1855), la maîtrise du pays passera à sa sœur Ndate Yalla.

Cette hostilité dans la banlieue de Saint-Louis devenait insupportable dès l'instant où la France adoptait une attitude impérialiste. La première tâche de Faidherbe fut l'annexion totale du Waalo en trois campagnes mili-

taires, de janvier à juin 1855. Le pays fut divisé en cinq cantons, mais, malgré le dépeuplement, la fin du vieux royaume sera mal acceptée. C'est en vain que les Français essayèrent d'utiliser Léon Diop Sidia, l'héritier des *brak* éduqué par leurs soins : ils durent le déporter au Gabon. C'est cependant dans ce pays, de 1855 à 1880, que les Français allaient mettre au point les méthodes d'administration et de conquête qui allaient faire leurs preuves un peu plus tard dans tout l'Ouest africain.

Beaucoup plus riche et peuplé que le Waalo, et plus éloigné de Saint-Louis, le Kayor fait d'abord preuve d'une plus forte résistance. Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1855, une union personnelle le lie d'ailleurs au royaume à moitié seccrer du Bawol (Baol). Ici encore, la montée de l'islam, autour du centre de Koki, menace l'aristocratie traditionnelle. Malgré la victoire royale de 1786, les musulmans se sont réfugiés en grand nombre au Cap-Vert, où ils ont constitué la « république » des Lebu. Les *damel* ne débouchent plus sur la petite côte que par le port difficile de Rufisque ; et la province voisine du Jaander (Diander), profondément islamisée, n'est pas sûre. Après la répression des musulmans du Nord, en 1827, le règne de Maisa Tenda Joor (1832-1855) est cependant calme.

Mais ensuite commence la crise finale. Les Français, à l'étroit à Gorée, occupent Dakar, en 1857, et pensent très vite à l'unir à Saint-Louis par le télégraphe. Le Kayor est dès lors pris en tenailles. Il s'enfonce dans le désordre sous les brefs règnes de Makodu (1859-1861) et de Majoojo (Madiodio) (1861-1864). Cependant, dès 1862, le parti de la résistance au *damel* fait élire le jeune Laat Joor Ngone Latir Jop (Lat-Dior). Chassé par les Français, celui-ci se réfugie chez Maba, le chef musulman de Salum, et se convertit à l'islam sous sa forme tijāni. La confrérie d'al-Haǧǧidj 'Umar Tal et divers mouvements religieux apparentés vont alors proliférer très vite dans un pays qui ne connaissait que la vieille Kādirīyya. Cette diversité annonce le phénomène maraboutique qui marquera la région à l'époque coloniale et sera l'un des aspects de la résistance africaine. On sait que la crise européenne de 1867 et, plus encore, le désastre de 1870 incitent la France au repli outre-mer. Laat Joor, rentré au Kayor comme chef de canton, se fait rendre le titre de *damel* et entreprend aussitôt de parachever l'islamisation du pays, pour rétablir l'union entre l'aristocratie et le peuple. Il ruse avec la France, décidé à ne pas céder sur le fond. C'est avec l'aide des Français qu'il expulse du Jolof, en 1875, le marabout tukuloor Amadu Sheku, pour y installer son parent al-Buuri Ndyay.

Mais déjà, depuis 1850, la culture de l'arachide se répand dans toute la Sénégambie, qui est ainsi mise en dépendance par rapport au marché mondial. Cette situation sera consacrée, en 1879, par le projet de chemin de fer Dakar-Saint-Louis que Laat Joor accepte en principe. Il se rend cependant compte qu'il est en train de perdre son pays et, après avoir tergiversé, il interdira les travaux en 1881, préférant la résistance sans espoir à la soumission. Sa mort, après une longue guérilla, en 1886, marquera la fin du royaume, et l'installation de l'ordre colonial.

Pauvre et isolé à l'intérieur des terres, le Jolof aussi est confronté à la montée de l'islam, mais ne ressent pas si directement l'influence de

l'Europe. Son histoire est liée à celle du Kayor, mais al-Buuri pourra prolonger jusqu'en 1890 sa résistance, tantôt active, tantôt passive. Refusant d'accepter la soumission, il rejoindra alors Aḥmadu de Ségou, le fils d'al-Hadjdj 'Umar, et gagnera, avec lui, les confins de Sokoto, où il trouvera la mort, vers 1900, dans l'un des derniers secteurs de l'Afrique libre.

Malgré une langue très différente, beaucoup plus proche du fulfulde des Fulbe que du wolof, les Seereer, avec leur remarquable système agro-pastoral, ont constitué, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, de solides royaumes fondés sur le même type d'organisation sociale que les royaumes wolof. Le Siin (Sine), purement seereer, ignorera absolument l'islam jusqu'à la colonisation française. Le Salum, plus puissant, est moins homogène. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est en pleine expansion militaire et étend son territoire jusqu'à la Gambie. Mais ces terres de l'Est sont peuplées exclusivement de Wolof et de Malinke. L'autorité des *maad* (Buur) du Salum s'impose, vers le sud, aux vieux royaumes malinke du Nyumi et du Baadibu (Rip). L'islam, minoritaire, est partout présent sous sa forme wolof-tukuloor ou sous sa forme malinke. Le seul secteur purement seereer qui demeure attaché aux traditions est la province voisine de la capitale, Kahane (région de Kaolack).

Là, démarre très tôt la culture de l'arachide exportée à la fois par la Gambie et par la Petite Côte (Joal, Portugal) où les missions catholiques apparaissent dès 1849. Elles espèrent profiter de l'absence de l'islam et de l'existence d'une ancienne communauté luso-africaine, qui vient à peine d'abandonner l'usage du créole portugais.

Comme sur le bas Sénégal, l'aristocratie traditionaliste, qu'elle soit seereer ou malinke, se trouve dans une situation difficile, coincée entre les exigences des Européens et l'islam contestataire, qui organise contre elle les paysans et les minorités. Le dynamisme de la Tijāniyya vient s'y ajouter, al-Hadjdj 'Umar ayant visité le pays avant de commencer sa guerre, vers 1847. C'est un de ses disciples, Maaba Jaaxu (Maba), un marabout tukuloor installé dans les communautés wolof du Baadibu, qui va bouleverser l'ordre ancien. En l'honneur de son maître, il baptisera sa résidence Nioro.

La « guerre des marabouts » sévissait déjà depuis 1845 dans le Kombo, autour de Banjul, au sud du fleuve, quand, en 1859, Faidherbe et le gouverneur de Gambie, Benjamin d'Arcy, lancèrent une action convergente sur le Salum (occupation de Kaolack) et au Baadibu. En 1861, Maba soulevait les musulmans du Baadibu, dont il était bientôt maître, puis intervenait dans la guerre civile du Nyumi, où il limitait ses succès, pour ne pas déplaire aux Britanniques. Ayant rallié les musulmans du Salum oriental, il se lançait en 1862 à l'assaut de cet État, dont le *buur*, Samba Laobe Fal, était incapable de lui résister, malgré l'appui des Français. De là, avec l'appui de Laat Joor, il se rendait maître d'une partie du Bawol et de tout le Jolof, en 1865. Le Kayor étant menacé, les Français réagirent en brûlant Nioro, au Baadibu, après une bataille indécise.

La fin vint pourtant d'ailleurs. En juillet 1867, Maba envahit le Siin, mais il se heurta, dans ce pays homogène sans musulmans, à une véritable



24.2. *Chefs des Malinke du littoral en Gambie, en 1805.*

[Source : J. Corry, *Observations upon the Windward Coast*, 1807, Frank Cass, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

résistance nationale des Seereer. Il fut alors vaincu et tué par le *buur* Kumba Ndofen Juuf (Diouf) (1853-1871).

L'empire mal unifié de Maba va s'affaiblir très vite dans les querelles de ses successeurs, permettant une certaine reconstruction du Salum, où l'intervention des Français de Kaolack sera de plus en plus directe. Namur Ndari, successeur de Maba, étendit cependant son influence en amont de la Gambie, sur le Niani et le Wuli, mais ses interventions au sud du fleuve furent malheureuses. Les Français occuperont la région sans difficulté en 1887.

## La haute Guinée et le Fouta-Djalon

La Gambie, navigable sur des centaines de kilomètres, assure depuis des siècles le débouché maritime des mines d'or des pays mande, sur le haut Sénégal et le haut Niger. Plus au sud, on entre dans un monde différent, celui de la haute Guinée, où des peuples de cultivateurs sans tradition de centralisation politique, parlant souvent des langues ouest-atlantiques, ont longtemps tenu le rivage de la mer. La zone soudanaise n'a vraiment établi des liaisons avec la mer, de Monrovia à la Gambie, qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est aussi dans cette région que s'est établi l'un des plus vieux centres d'influence européenne, avec la Guinée-Bissau, foyer de la culture créole et, plus tard, avec la Sierra Leone et le Libéria. Comme la Séné-gambie, cette région a eu une certaine importance pour la traite des Noirs dès le XVI<sup>e</sup> siècle, bien que son rôle ait décliné au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En dehors de la zone côtière, les deux peuples les plus importants sont les Malinke, dont l'empire du Kaabu (Gabu), remontant sans doute au XIII<sup>e</sup> siècle, est indépendant du vieux Mali depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et les Fulbe, présents depuis le XV<sup>e</sup> siècle au moins, mais n'ayant constitué qu'après 1727 l'État musulman du Fouta-Djalon.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'influence portugaise est en régression, mais la traite clandestine va se poursuivre assez longtemps de part et d'autre du centre antiesclavagiste de Sierra Leone. Le Kaabu des Malinke maintient difficilement son influence jusqu'aux rives sud de la Gambie, mais ses anciens vassaux, les côtiers bainuk, sont en train de s'effondrer. Les Foa (Balanta), paysans sans tradition de centralisation politique, vont détruire la capitale des Bainuk en 1830, et la plupart des survivants s'assimileront aux Malinke ou bien aux Joola (Diola), ces robustes riziculteurs, traditionalistes et « anarchistes », qui tiennent toute la zone côtière au nord. Dans l'Est, les Fulbe du Fouta-Djalon dominent les Malinke jusqu'à la Gambie (Kantora). Dans le Kaabu et ses dépendances, la minorité fulbe s'accroît, et supporte de plus en plus mal sa position subordonnée.

C'est alors que les Français s'installent en Casamance, à Karabane, en 1836, puis à Seeju (Sediou), en 1838. Le commerce de l'arachide s'organise vite, avec des conséquences économiques et sociales prévisibles<sup>4</sup>.

4. Pour la Casamance, voir C. Roche, 1976; F. A. Leary, 1969. Pour la Guinée-Bissau et le Kaabu, voir A. Teixeira da Mota, 1954; M. Mane, 1974-1975; A. Carreira, 1947; J. Veliez Carrogo, 1948.



Le bouleversement de l'ordre ancien commence cependant en 1859, quand le Fouta-Djalou et, particulièrement, le grand *alfaa-mo-Labe*, Yaya Mawdo, commencent une lutte décisive contre le Kaabu, dont le roi Yargi Sayon est tué. Le vieil empire s'effondre en 1867, à la chute de Kansala (située dans la future Guinée portugaise), l'*almaami* Umara de Timbo étant venu renforcer l'*alfaa-mo-Labe*. Parmi les royaumes malinke vassaux, le Brasu succombera bientôt devant Alfaa Moolo, mais l'Oio gardera sa liberté jusqu'à la conquête portugaise en 1905.

La chute du Kaabu a des répercussions considérables, car les Fulbe se révoltent contre leurs maîtres malinke jusqu'aux rives de la Gambie. En 1869, Alfaa Moolo, personnage d'origine obscure, organise le royaume du Fuladugu, de Kolda à Velingara, en amont de Seeju. Il reconnaît vaguement l'autorité de Timbo, et entreprend une politique d'assimilation systématique de ses sujets. Jusqu'à sa mort, en 1881, ce néo-musulman sera le fléau des Malinke.

Ceux-ci essaient de s'organiser autour de Seeju avec Sunkari Kamara, que son opposition au commerce lancera bientôt contre les Français. La révolte qu'il déclencha en 1873 contre l'influence française était cependant vouée à l'échec, car les Balanta et les Fulbe de Muusaa Moolo (fils de Alfaa Moolo) s'étaient rangés aux côtés des Français. Sunkari dut se soumettre, avant de se lancer, en 1882, dans une dernière et vaine révolte qui marquera la fin de sa carrière.

Plus efficace fut le regroupement des Malinke riverains de la Gambie autour d'un chef religieux d'origine jaaxanke (dyakhanke, haut Sénégal), le fameux Fode Kaba Dumbuya. À partir de 1875, il se transforme en chef de guerre, avec l'appui des gens de Maba, pour résister à Alfaa Moolo. Celui-ci le repoussa cependant vers l'ouest, et, à partir de 1878, Fode Kaba se maintiendra en dominant les Joola (Diola, Dyola, Jola, Djola) du Fonyi, qu'il convertira en partie à l'islam.

La résistance des Malinke de Casamance, coincés entre les Fulbe et les Français, a été finalement efficace, puisqu'ils ont réussi à sauver leur nationalité en se ralliant massivement à l'islam sous l'influence de Sunkari et Fode Kaba. Le ralliement à la France, dès 1883, de Muusaa Moolo, fils de Alfaa Moolo, allait pourtant donner un certain avantage aux Fulbe. Jouant des rivalités franco-anglaises, Fode Kaba réussira à se maintenir sur la frontière de la Gambie jusqu'à son élimination en 1901. Quant à la résistance armée des « anarchistes » comme les Joola, elle allait se poursuivre jusqu'en 1913, voire après la première guerre mondiale.

De la Gambie à la Sierra Leone, l'histoire de toute la région est dominée, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, par l'évolution du grand État fulbe du Fouta-Djalou<sup>5</sup>. C'est grâce à lui que le commerce à longue distance, porteur des influences soudanaises, débouche largement sur la mer, où il se

5. Pour le Fouta-Djalou, on se reportera à la thèse de T. Diallo, 1972. Les textes importants en langue fulfude ont été publiés par A. I. Sow, 1966 et 1968. On trouvera une synthèse de ces données, établie, en 1966, dans Y. Person, 1974. Sur les Fulbe, voir J. Mendes Moreira, 1948; W. Derman, 1973.

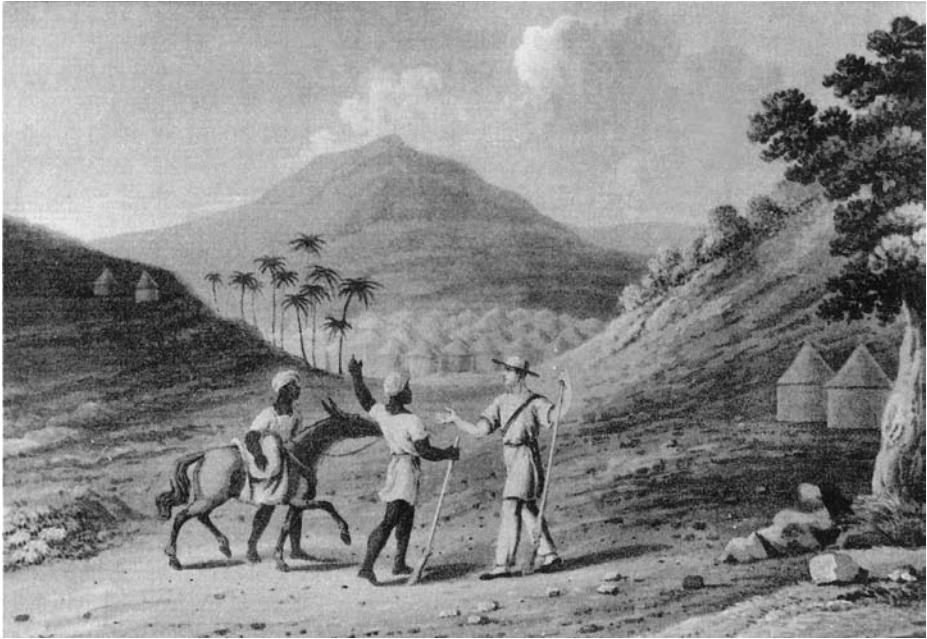
lie aux Européens, alors que, jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne filtrait que péniblement à travers un monde de sociétés décentralisées. Des routes caravanières régulières descendent désormais du haut Niger, à travers les hauts plateaux du Fouta, vers les comptoirs portugais du rio Geba (Bissau, Buba), vers le rio Nuñez et le rio Pongo, où les Français construisent Boke, en 1866, et Boffa, en 1867, enfin vers la Sierra Leone. Là aussi apparaît l'arachide, bien qu'elle soit à la limite de son domaine naturel : c'est la fameuse côte des Rivières, chère aux voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Anglais, qui la considéraient depuis la Sierra Leone, appelaient cette région « les rivières du Nord » (Northern Rivers). En raison de ses replis profonds et de ses rades d'accès difficile, c'est aussi l'un des secteurs où la traite clandestine des Noirs va se poursuivre le plus longtemps, jusqu'au milieu du siècle.

Cette persistance s'explique par le voisinage du Fouta-Djalon, car le grand État fulbe, très avide d'esclaves, en razziait et en importait un grand nombre de l'intérieur, ou en prélevait sur les minorités côtières. Certains étaient alors disponibles pour l'exportation.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la société fulbe du Fouta-Djalon paraît relativement stabilisée. Les vainqueurs de la guerre sainte ont constitué une nouvelle aristocratie qui s'est établie à la tête d'une société extrêmement rigide et hiérarchisée. Au niveau de l'État et à celui des neuf provinces (*diïwal*) largement autonomes qui le constituent, comme à celui des « paroisses » (*misiide*) unissant un village « noble » et de nombreux hameaux de culture, c'est une classe hautaine et sûre d'elle-même qui domine. Les vaincus, surtout d'anciens Jalonke (Yalunke), ont été opprimés au point de perdre leur langue ; et leurs rangs ont été grossis par des esclaves importés. Formant au moins les trois quarts de la population, ils sont étroitement surveillés et durement exploités. Entre les mailles de cette dure société, on trouve des marginaux, exclus et à demi hors la loi. Ce sont notamment des lignages de Fulbe pauvres qui n'ont pas pu s'emparer de domaines lors de la guerre, et qui vivent de maigres troupeaux dans l'intervalle des *misiide*. À l'actif, on peut porter une remarquable diffusion de la culture islamique, accompagnée, fait rare en Afrique noire, d'un fréquent emploi de la langue fulfulde sous une forme écrite. Bien qu'elle soit fort cultivée, l'aristocratie se définit cependant par l'élevage et la guerre, ainsi que certaines formes de commerce aventureux. La tradition culturelle, qui a fondé la construction politique, reste vivante, et elle se localise dans le *diïwal* de Fugumba, dont les marabouts arbitrent les luttes politiques en consacrant les *almaami*.

Cependant les Fulbe n'ont pas gardé le monopole de la fonction religieuse et en ont même confié l'exercice le plus prestigieux à des allogènes, considérés comme neutres. Elle est le fait d'une minorité ethnique que nous connaissons bien, celle des Jaaxanke qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ont couvert la Gambie, puis le Fouta et les Rivières, de leurs entreprises commerciales. Ces Joola (Diola) de l'Ouest sont d'abord des hommes de religion, et en principe des non-violents. Au Fouta, en dehors du commerce à longue distance,

ils sont devenus les maîtres de la culture religieuse depuis qu'ils ont fondé Tuba, près de Labe, vers 1810. L'aristocratie les encourage en raison de leur neutralité politique, et leur influence s'étend de Kankan, dans le bassin du haut Niger, jusqu'aux comptoirs européens de Sierra Leone.



24.3. *Vue de Timbo, capitale du Fouta-Djalou, vers 1815.*

[Source: G. Mollien, *Travels in the interior of Africa*, 1820, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

La puissance du Fouta-Djalou repose sur la force militaire, sur cette masse de cavaliers vêtus de blanc, qui descendent, pour razzier, des hauts plateaux gréseux où ils remontent aussitôt. Mais cette force dépend de son unité politique, et les troubles de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont failli entraîner sa perte. Dans un réflexe de survie, l'aristocratie a limité les dégâts en concluant le compromis de 1799. Chacune des deux grandes familles, *alfaayaa* et *soriyaa*, désigne simultanément un *almaami*, et ces deux personnages régneront tour à tour à Timbo où ils alternent tous les deux ans. Ce célèbre compromis ne fut évidemment pas toujours respecté, et provoqua d'innombrables combats ; mais, pour l'essentiel, il était efficace. Les guerres civiles étaient en fait un trait structurel, une voie normale d'accès au pouvoir, et la règle limitait la violence. Par là même, l'éclatement de l'État était exclu : on retrouvait le clivage entre les deux partis au niveau de chaque *dirwal* et de chaque *misiide*. Ainsi, bien que le grand *dirwal* du Nord, le Labe, dominé par les Jallo (Diallo), fût

à lui seul plus puissant que le reste du Fouta, il ne songea à aucun moment à s'en séparer.

Ces divisions n'en étaient pas moins profondes et limitaient la puissance d'agression des Fulbe. En fait, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le territoire du Fouta est constitué et ne s'étendra plus, le Labe constituant la grande exception. Ceux des Jalonke qui n'ont pas été asservis se sont réorganisés dans l'Est et le Sud, adossés aux Malinke auxquels ils s'assimileront de plus en plus. Ainsi se constitue le royaume de Tamba, qui fermera la route du Niger et dominera les mines d'or du Bure. Ainsi s'organise le Solimana, autour de la forteresse de Falaba, qui fermera aux Fulbe la route du Sud, également barrière par Farana, installé sur les gués du Niger par les Malinke du Sankaran.

La seule exception à ce blocage des frontières, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est Labe, qui, à cette époque, ne dépasse pas, vers le nord, le cours supérieur du rio Grande. Mais, dès les années 1810-1820, il se lance au-delà et atteint vite la haute Gambie, où il domine les Malinke du Kantora. Cette expansion, qui entraîne un véritable génocide pour divers peuples traditionalistes de la famille badiar ou tanda (chapi, pakesi, bassari), est le fait des puissants *alfaa-mo-labe*, renforcés à l'occasion par les *almaami* eux-mêmes, qui appellent tout le Fouta aux armes pour des espèces de croisades. Ce sera notamment le cas d'Umaru, *almaami* soriya, de 1840 à sa mort en 1869, qui compensera, par les guerres du Nord, ses échecs devant les Hubbu. On a vu que cette expansion triomphe définitivement avec la destruction, en 1867, de l'Empire malinke du Kaabu et le ralliement, au moins provisoire, du nouvel État fulbe d'Alfaa Moolo.

Pendant que le Labe se développe dans le Nord, la lutte des factions autour de Timbo n'est d'abord qu'un jeu stérile et sanglant pendant la première moitié du siècle. Le détail en est assez bien connu, et il est vain de le retracer ici. Après la lutte interminable qui opposa, au début du siècle, 'Abdullaahi-Babemba (*alfaayaa*) et 'Abdul-Gadiri (*soriya*), le fils du premier, Bubakar Mawdo, se maintint douze ans au pouvoir en violation de l'alternance (1827-1839). La guerre civile battait son plein, en 1844, quand al-Hadjdj 'Umar, rentrant de son fameux pèlerinage, s'installa au Fouta et fit accepter sa médiation.

Le système allait désormais fonctionner à peu près régulièrement; mais on ne saurait l'expliquer uniquement par le crédit du marabout de la Tijāniyya, qui avait d'ailleurs quitté le Fouta vers 1847. En fait, à partir du milieu du siècle, l'aristocratie du Fouta fait taire ses querelles, car elle doit affronter un danger sans précédent: la révolte des Hubbu.

*Hubbu rasuul-Allaahi*, « ceux qui aiment l'Envoyé de Dieu », prennent la figure d'une secte religieuse faite de membres extrémistes et puritains de la Kādiriyya, qui se démarquent de l'aristocratie fulbe, au moment où celle-ci passe en grande partie à la Tijāniyya, sous l'influence d'al-Hadjdj 'Umar, tout en incitant celui-ci à quitter le pays par crainte de son radicalisme. C'est certainement ainsi que le fondateur, Hubbu Moodi Mamadu Juhe (Dyuhe), savant renommé qui avait étudié en Mauritanie chez Shaykh Sidia, voyait les choses. Bien que les recherches fondamentales n'aient pas été faites, on peut

cependant avancer l'hypothèse que cette effervescence religieuse a permis aux exclus de la société fulbe d'organiser leur protestation. Les Hubbu paraissent avoir regroupé des Fulbe marginaux, exclus du partage, avec des serfs d'origine jalonke ou des esclaves récemment importés. Le mouvement éclata un peu partout à travers le Fouta, en 1849, mais il fut jugulé dans l'ensemble du pays, les insurgés se réfugiant à la périphérie, dans la zone côtière ou vers le haut Niger. Ces derniers, sous la direction personnelle de Juhe, puis de son fils Abal, se retranchent dans le Fitaba, et constituent dès lors une menace redoutable que les *almaami* n'arriveront jamais à éliminer. Malgré leur faible nombre, ils attirent à eux des marginaux de toute origine et créent dans leur forteresse, Bokeeto, une atmosphère de mysticisme fébrile. Ce sont des combattants redoutables; et ils doivent éveiller quelque chose dans la conscience des Fulbe, car les *almaami* ne parviennent guère à les mobiliser contre eux. Les Hubbu brûleront deux fois Timbo, et toutes les attaques lancées contre Bokeeto échoueront. En 1871, l'*almaami* alfaayaa, Ibraahiima Sori Daara, trouvera la mort en essayant d'enlever la place. Il faudra finalement que les Fulbe fassent appel à Samori, dont les Hubbu gênaient la marche à la mer, pour que ce foyer de contestation soit écrasé, en 1884.

L'alliance avec Samori, parvenu sur leurs frontières en 1879, allait être profitable aux Fulbe du Fouta qui lui vendront des bœufs contre des esclaves. La menace ayant diminué, cette société n'était cependant capable que de maintenir l'équilibre de ses divisions, et elle n'offrira qu'une faible résistance à la conquête coloniale.

En remplaçant une structure politique morcelée, la formation du Fouta-Djalon avait ouvert un immense espace au commerce soudanais descendant vers la mer, même si la sécurité restait relative, et si l'aristocratie fulbe avait une curieuse conception de la protection des caravanes. René Caillié, qui traverse le pays de Boke au Niger, en témoigne dès 1827.

L'ouverture de la côte aux influences soudanaises allait transformer profondément la civilisation des peuples du bas pays, d'autant plus que beaucoup d'entre eux durent accepter l'autorité politique du Fouta-Djalon<sup>6</sup>.

Vers le nord-ouest, les Fulbe dominaient une grande partie de l'actuelle Guinée-Bissau, et ce domaine fut encore étendu après la chute de Kansala (1867). Plus au sud, ils tenaient la tête de la navigation du rio Nuñez, en imposant leur autorité aux Landuman de Boke, chez qui se faisait la liaison avec les Blancs. Bien qu'ils aient massacré les commerçants fulbe en 1840, les Landuman furent incapables de se libérer, et se livrèrent à une longue guerre civile de 1844 à 1849. En 1856, Faidherbe les fit entrer précocement dans l'ère coloniale en construisant un fort.

6. L'histoire de la zone côtière est étudiée de façon très inégale, l'actuelle République de Guinée étant très négligée. On utilisera encore le vieux livre confus de A. Arcin, 1911. Pour la Sierra Leone, voir C. Fyfe, 1962 et 1963; J. S. Trimingham et C. Fyfe, 1960; O. Goerg, 1980; A. M. Howard, 1976. Nous devons, pour la période précédant la nôtre, une synthèse très intéressante à W. Rodney, 1970, revue par Y. Person, 1971. Voir aussi les volumes III et IV de cette *Histoire générale de l'Afrique*.

Sur la façade maritime, les Biafada en Guinée-Bissau et les Nalu sur le rio Nuñez échappaient à l'autorité des Fulbe dans leur pays amphibie, mais ne gênaient guère le commerce avec les Blancs. Bien que leur culture n'ait rien de mande, le lignage nalu des Tawela se réclame d'une telle origine; il s'est illustré par la résistance ambiguë du roi Dina Salifu à l'autorité française.

C'est plus au sud, sur le rio Pongo, chez les Soso (Susu) voisins de Boffa, que l'autorité de Timbo était la plus forte. Proches parents des Mande, les Soso avaient alors une culture profondément marquée par le substrat côtier et forestier, et notamment par les Baga, parents des Temne, qu'ils avaient assimilés. Ils avaient énormément subi la traite des Noirs, et l'influence européenne se caractérisait, chez eux, par l'existence de nombreuses familles de Métis issus de négriers américains ou britanniques. Du fait de ceux-ci, la traite clandestine ne se décidait pas à s'éteindre. Placés au débouché du Fouta-Djalou, les Soso voyaient cependant l'islam s'infiltrer, et leur culture allait se soudaniser à un rythme croissant durant l'ère coloniale. Ceux du rio Pongo constituaient le royaume de Tya, dominé par le clan damba (kati). La « guerre des mulâtres », qui commença en 1865, se termina par la défaite du parti esclavagiste et pro-Fulbe : des Lightburn Timbo venaient de s'y résigner quand se produisit l'occupation française en 1868.

Plus au sud, l'autorité du Fouta ne s'étendait pas jusqu'à la mer, mais l'influence soudanaise n'en était pas moins profonde. Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Morea (Melakori) était dominé par un lignage du clan ture, venu en commerçant de Kankan, et assimilé linguistiquement aux Soso, tout en demeurant strictement musulman<sup>7</sup>. Les *almaami* de ce petit État s'imposèrent avec l'aide des Jalonke du Solimana. À partir de 1865, une interminable guerre civile les divise, opposant le parti islamisant de l'*almaami* Bokari aux « malagistes » de Maliki Gheli. L'installation des Français, non loin de là, à Bentley, dès 1869, n'arrangera rien, car ce conflit allait être un élément de la rivalité frontalière franco-anglaise. Il suscitera l'intervention des Temne de Satan Lahay et des Soso de Karimu, chef du Tambaxa et grand ennemi des Anglais. Samori lui-même s'en mêlera après 1884, et l'affaire ne sera réglée qu'après la délimitation franco-anglaise de 1889.

Le cas du Morea illustre bien le phénomène socioculturel à l'œuvre, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la côte des Rivières. Les peuples de langues diverses qui vivaient dans des civilisations agricoles côtières avaient reçu, au XVI<sup>e</sup> siècle, un impact nordiste avec l'invasion somba; mais ils l'avaient absorbé. Désormais, avec l'arrivée sur la mer du commerce soudanais, ces vieilles cultures sont profondément transformées. Partout des lignages malinke ou fulbe s'installent, s'imposent politiquement et introduisent une nouvelle idée de la politique. Des sociétés égalitaires et peu hiérarchisées acceptent ainsi une organisation en chefferies guerrières, presque en États. Ces peuples gardent cependant leur particularité culturelle : les nouveaux venus, peu nombreux, s'assimilent totalement sur le plan linguistique. Ce

7. Pour le Soso du Sud, et notamment la crise du Morea, on se reportera à Y. Person, 1968-1975, vol. I et II.

phénomène couvre essentiellement le sud du pays soso, et le domaine des Limba, des Loko et des Temne. Il s'arrête net au niveau de la Sierra Leone, c'est-à-dire au seuil du domaine forestier du Sud, demeuré largement fermé aux routes du commerce soudanais. Des phénomènes sociaux majeurs s'étendent cependant bien au-delà. C'est ainsi que, des Temne aux Kpelle du Libéria, la vie sociale et politique est dominée par de grandes sociétés d'initiation dont la plus connue, celle des hommes, porte souvent le nom de *poron* (à comparer au *poro* des Senufo)<sup>8</sup>. Il s'agit donc là d'une donnée sociale de base, qui transcende les limites des zones historiques que je viens de définir.

Les Loko, avant-garde des Mende, sont isolés entre les Temne et les Limba, et se trouvent le dos au mur. Ils arriveront à survivre sous la direction d'un lignage d'origine malinke qui leur donnera un grand chef, Pa-Koba, allié de Samori<sup>9</sup>.

Les Temne, parlant une langue ouest-atlantique proche du baga et du landuman, ont dû céder la Sierra Leone, après 1787, à la colonie britannique qui sert de base à la croisière anti-esclavagiste, et où se constitue bientôt l'ethnie créole (Krio). Leur grand centre est Port-Loko, tête de ligne des caravanes du Fouta et du haut Niger, où des Soso ont pris le pouvoir à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1818, des Temne islamisés chassent les Soso, et leur chef, *l'alkali*, fait alliance avec les Britanniques dès 1825. Le nord du pays temne est dominé par Kambia, où règne la famille Satan Lahay qui prétend, malgré son assimilation totale, être issue des Ture du Bate (Kankan). Au sud du Rokel, les Yoni, qui forment l'avant-garde des Temne, se sentent isolés à mesure que le commerce de Freetown se développe autour d'eux, tandis que l'expansion des Kpa Mende leur ferme le Sud. Ils se lanceront dans de longues guerres pour se dégager, et le problème sera tranché par l'armée britannique en 1886.

Au sud du Rokel, cependant, nous entrons dans un nouveau secteur où la puissance du massif forestier a empêché le maintien des liaisons soudanaises amorcées au XVI<sup>e</sup> siècle. La traite des Noirs s'est en revanche assez fortement exercée sur la côte, et elle va persister jusqu'en 1845, sous sa forme clandestine, malgré la proximité de Freetown et de Monrovia. L'intérieur ne va se structurer et s'éclairer pour nous qu'au milieu du siècle, quand un réseau commercial animé par les créoles de Sierra Leone va le pénétrer, amorçant son intégration au marché mondial, mais sans rejoindre la tête des pistes soudanaises, comme dans le secteur nord. Ce nouveau champ de forces multipliera les conflits locaux et leur imprimera une tournure nouvelle.

Au sud des Temne, le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu la reprise puissante de l'expansion d'un grand peuple mande du Sud, les Mende, proches parents des Toma. Ils se rapprochent de la mer en absorbant les Bulom, qui se voient définitivement séparés des Kissi. Les Mende constituent de grandes chefferies guerrières, presque des petits États, et les femmes jouent, chez eux,

8. Voir K. Little, 1965-1966.

9. Sur les Loko et certains Temne, voir Y. Person, 1968-1975. Sur les Mende, voir K. Little, 1951.

un rôle politique exceptionnel. Leur avant-garde, les Kpa-Mende, que la lutte contre les Yoni pousse dans l'alliance britannique, sera gouvernée, vers 1880, par la fameuse Madam Yoko. À l'extrême est du domaine mende, la grande chefferie de Luawa sera, à la fin du siècle, le domaine d'un puissant conquérant d'origine kissi, Kai-Lundu, dont l'armée de mercenaires affronta les avant-gardes de Samori, et razzia profondément les pays kpelle et toma, dans l'actuel Libéria<sup>10</sup>.

L'avance des Mende a séparé deux peuples mande fort proches, les Kono, enclavés dans les montagnes de l'intérieur, qui recèlent des diamants alors ignorés, et les Vai, établis au plus tard au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, sur la côte, à la limite de la Sierra Leone et du Libéria. Ceux-ci maintenaient des chefferies assez importantes issues de l'« Empire » somba du XVI<sup>e</sup> siècle, et ils participèrent activement à la croissance de la traite des Noirs, qui marqua la région au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient aidé la traite clandestine, dont le représentant le plus éminent, dans leur région, fut l'Espagnol Pedro Blanco jusque vers 1845. Ces relations ambiguës avec le monde extérieur suscitérent une forte acculturation des Vai, mais mirent aussi en valeur leur initiative créatrice. C'est en effet vers 1818 qu'ils inventaient, dans des conditions obscures, l'un des rares systèmes d'écriture typiquement africains<sup>11</sup>.

Cependant, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Vai et leurs voisins de l'Est, les De de Monrovia, qui sont de langue kru, se sont trouvés comprimés sur la côte par l'expansion extrêmement vigoureuse d'un peuple de l'intérieur<sup>12</sup>. Il s'agit des Gola, parlant une langue ouest-atlantique comme les Kissi et qui, poussés au nord par les Mende et leurs parents, ont quitté leur patrie du Kongaba pour se répandre vers la mer. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, leur avant-garde, parvenue au contact des Kpelle, s'interposait entre les côtiers et la route du Soudan.

Nous avons en effet atteint l'axe du Saint-Paul, qui unit la côte de Monrovia aux hautes terres du Konyan, marquant la limite du monde soudanais des Malinke. Dans l'ensemble, la barrière forestière est restée inviolée au sud du Rokel (et de la liaison entre le haut Niger et la côte de la Sierra Leone), à travers le Fouta-Djalón, jusqu'au Bandama et même au Comoé, beaucoup plus à l'est. Cet axe du Saint-Paul, ouverture isolée entre la savane et la mer, qui détermine le site de Monrovia et la localisation des Vai, a été mis en valeur par la grande invasion somba au XVI<sup>e</sup> siècle, mais était ensuite entré en sommeil. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand la traite des Noirs se développe de la Sierra Leone à la côte des Kru, ce débouché, permettant d'écouler les esclaves de l'intérieur, connaît une vigueur nouvelle. C'est ainsi qu'à la fin du siècle un afflux de Malinke descendant du Konyan constitue l'État

10. Sur la carrière de Kai-Lundu et de ses mercenaires les Tyogbufey, voir Y. Person, 1968-1975, où l'on trouvera une bibliographie complète jusqu'en 1970. Ajouter K. C. Wylie, 1970-1971.

11. Sur l'écriture vai, voir P. Hair, 1963. Point de vue différent dans A. Jones, 1981, et Y. Person, 1981.

12. La bibliographie historique de l'État libérien n'est pas indiquée ici. Pour le Gola, on se reportera aux remarquables articles de W. L. Azevedo, 1969-1971. Sur les Kpelle, en dernier lieu: R. M. Fulton, 1968. Pour une vue d'ensemble: G. Schwab, 1947 (bibliographie arrêtée à la date de publication).



guerrier du Kondo, autour de la chefferie de Bopolu. Voués à tenir la route ouverte, les chefs de Bopolu organisent, sur le bas Saint-Paul, une confédération de chefferies loma (toma), kpelle (guerze), vai, de et gola. Peu après 1820, Bopolu devient la capitale d'un soldat de fortune, le fameux Sau Boso, qui se lia étroitement, comme les Vai, aux fondateurs du Libéria. Après 1830, cependant, son pouvoir fut menacé par le chef Gola Jenkins, et, après sa mort, en 1836, l'hégémonie du Kondo s'effondra<sup>13</sup>. C'est avec les Gola hostiles, mais désormais hégémoniques, que devront traiter les Libériens: ce sera notamment à l'origine du voyage d'Anderson, qui poussera jusqu'au Konyan en 1869. Les Samoriens vont intervenir pour rouvrir la route après 1885, et c'est seulement en 1898 qu'une partie des Gola se ralliera au gouvernement de Monrovia.

## Le bloc kru

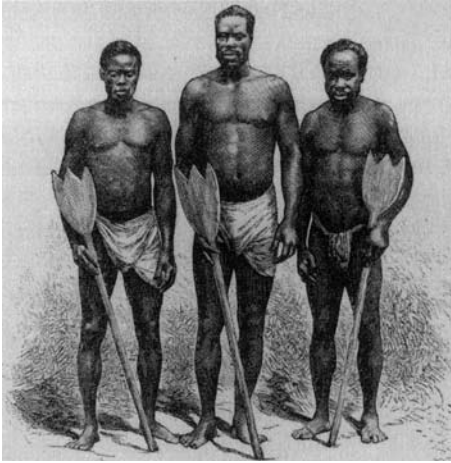
De Monrovia au Bandama, le dernier secteur côtier que nous avons à examiner sert de façade à l'énorme massif forestier habité par les peuples de la famille kru<sup>14</sup>. Cultivateurs de forêt, chasseurs, mais aussi remarquables marins, on sait que les Kru se distinguent par l'anthropologie physique (absence de siclémie) et par les langues à tons qu'ils parlent, dont l'originalité est telle qu'on ne peut les rattacher à aucun groupe connu.

Cette fois, aucune communication entre la mer et la savane n'est possible à l'ouest du Bandama, dont la vallée a d'ailleurs été fermée par les Baule (Baoulé) au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fleuves sont peu navigables. Dans ce pays couvert, les sociétés ne connaissent aucune tradition de centralisation politique ou de commerce à longue distance: celui-ci est suppléé par un système de relais qui assure les échanges entre peuples voisins. Le passé de ce pays est donc celui de petits groupes qui se scindent sans cesse pour occuper l'espace, de leurs échanges culturels et techniques et de leurs rapports avec le commerce maritime de l'Europe, au cours des derniers siècles. Le nom de Kru paraît être une déformation de Krawi, le nom d'une des ethnies côtières du groupe occidental, entre les Bassa et les Grebo. Ce nom a été étendu à l'ensemble de la famille linguistique dont il était le membre le plus connu. En fait, malgré la grande homogénéité des Kru, on peut distinguer deux sous-familles, de part et d'autre du Sassandra: le groupe bete-dida à l'est, et le groupe bakwe à l'ouest, dont nous allons nous occuper en premier lieu.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un mouvement d'est en ouest des lignages wenyon (kran, gere) se poursuivait depuis des siècles dans les terres peu peuplées de l'intérieur. Après s'être répandu du Sassandra au Cavally, à travers les plateaux de Guiglo et Toulepleu, il allait prendre fin vers le milieu du siècle.

13. Sur Bopolu et le Kondo, voir S. E. Holsoe, 1967.

14. La côte kru commence à être un peu mieux étudiée: G. E. Brooks, 1972; C. Behrens, 1974; R. W. Davis, 1976. Pour l'intérieur, la situation s'améliore: G. Schroder et D. Siebel, 1974; A. Schwartz, 1973 (la thèse de Schwartz sur les Kru de la région de Tabou, en Côte d'Ivoire, est attendue); E. Terray, 1969.



24.4. *Pirogniers kru.*

[Source: L. G. Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, 1892, Hachette, Paris.]



24.5. *Maisons kru.*

[Source: G. Brooks, *The Kru mariner in the nineteenth century*, 1972, Liberian Studies Association, Newark, N. J. (original dans J. L. Wilson, *Western Africa*, 1856, New York).]

[Illustrations reproduites avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

cle, quand son avant-garde se heurta aux Gio (Dan) solidement établis sur le haut Cestos, tandis que, sur leur gauche, ceux qui prenaient le nom de Sapo se rapprochaient de la mer, vers l'embouchure du Sino, coupant presque en deux les Krawi. Des groupes de même origine, établis en aval du Cavally, s'intégrèrent au groupe grebo, dont l'élément côtier, venu de l'est par mer, était stabilisé au moins depuis 1701.

Les transformations les plus spectaculaires, et les mieux connues, se produisaient cependant sur les rives de la mer. L'opposition entre paysans et marins, « bushmen » et « fishermen », était ancienne; mais l'importance que prit la traite des Noirs au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans cette région relativement épargnée, renforça la position des premiers. Un rôle particulier était cependant tenu, dans cette traite, par le fameux groupe des « cinq villes kru », qui paraissent être venues assez récemment (XVI<sup>e</sup> siècle) de l'intérieur, et où les deux sociétés — paysans et marins — étaient fortement intégrées. Ce district, qui forme le cœur du pays krawi, autour de Setta-Kru, va établir très tôt des liens privilégiés avec la Sierra Leone, amorçant ainsi un processus de renouveau culturel. Il semble que, dès les années 1780, de nombreux bateaux avaient coutume de charger des « fishermen » comme interprètes ou manœuvres, avant de poursuivre vers le golfe de Guinée. Ce mouvement, interrompu par les guerres de la Révolution et de l'Empire, reprend avec force après 1815, alors que la traite clandestine coexiste avec un commerce légitime qui se cherche. Les Kru s'installèrent bientôt en grand nombre à Freetown, puis à Monrovia, comme manœuvres et

bûcherons. Ils gardèrent leur cohésion, tout en s'imprégnant de culture créole. Les lignages côtiers («fishmen» ou «krumen») utilisent bientôt leurs liens avec l'intérieur pour mobiliser de la main-d'œuvre. Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, les bateaux ne passent plus sur la côte, en route vers l'est, sans charger des «krumen», et cette activité se développe peu à peu jusqu'au Sassandra. Elle changera un peu de caractère, mais non d'importance, à partir de 1850, quand la vapeur se substituera à la voile.

L'activité européenne paraît s'insérer dans une antique communauté de pêcheurs côtiers qui s'étend jusqu'aux Krawi, à partir de la Gold Coast, dans l'Est, et qui est symbolisée par le culte du fameux «Big Devil» de Hedie, près de l'embouchure du Cavally, où l'on se rend depuis le pays alladian (Côte d'Ivoire). Sur le chemin du retour, les voiliers qui naviguent en direction de l'ouest s'écartent en général de la côte pour éviter les vents et les courants contraires. Mais les «krumen», débarqués avec leur solde très loin dans l'Est, n'éprouvent guère de difficulté à rentrer au pays. Le problème ne se posera même pas à l'époque des vapeurs, ceux-ci revenant sur leur route en longeant la côte.

À partir de 1821, la frange côtière tombe plus ou moins sous l'autorité du gouvernement libérien; ce qui n'est pas dans le sujet de ce chapitre. On notera cependant que l'acculturation amorcée à Freetown va s'accroître dans certaines zones sous l'influence des missions protestantes, notamment chez les Grebo, qui commenceront à écrire leur langue et atteindront le seuil d'une conscience nationale. En 1871, ayant appris l'existence de la confédération fanti en Côte-de-l'Or, ils fondèrent un «royaume des Grebo», que les Libériens furent d'abord incapables de réduire militairement. Ils n'y parvinrent en fait qu'en 1910. L'un des inspirateurs du nationalisme grebo sera le futur prophète Harris, célébré en Côte d'Ivoire<sup>15</sup>.

Au-delà du Sassandra, on trouvait les plus grandes concentrations humaines du pays kru chez les Bete de Gagnoa et certains Dida, dans des régions qui avaient subi un certain tassement du fait de l'expansion vers le nord des peuples préforestiers comme des Mandé du Sud, les Guro, ou les Baule, qu'une minorité akan avait dotés de structures politiques solides, au XVIII<sup>e</sup> siècle, plus loin que le Bandama. Cette pression et l'installation d'autres Akan, les Avikam, avant-garde des Nnajan (Alladian), à l'embouchure du Bandama, avaient provoqué l'enclavement des Dida, d'ailleurs pénétrés de lignages baule.

En revanche, l'axe du Sassandra restait dans le domaine des Kru: une certaine navigation existait sur ses biefs et des mouvements est-ouest de lignages, quittant Soubré ou Gagnoa pour gagner les rives de la mer, montrent que l'influence du commerce européen s'étendait. Ces lignages renforçaient, à l'embouchure du fleuve, le peuple des Noyo, dont la culture commença à s'altérer au contact des navigateurs européens, originaires notamment de Liverpool. Des incidents violents montrèrent cependant que ces marins étaient les héritiers de ceux qui avaient longtemps valu à la région le nom de «côte des Males Gens».

15. Sur Harris, voir G. M. Haliburton, 1971.

## Le sud du monde mande

Entre les savanes guinéennes et les peuples côtiers, s'étend la bande des peuples mande du Sud, Mende, Toma, Kpelle (Guerze), Dan (Yakouba) et Kwenu (Gouro), pour ne citer que les principaux d'entre eux<sup>16</sup>. Hôtes des savanes préforestières ou profondément enfoncés dans la grande sylve, ils étirent leurs avant-gardes vers la côte atlantique. Issue des confins des savanes, la civilisation de ces peuples a cependant beaucoup de traits en commun avec celle des rivières, sinon avec les Kru. En l'absence de toute formation étatique centralisée, la vie politique y est dominée par de grandes sociétés secrètes d'initiation qui produisent, entre autres, des masques spectaculaires.

L'histoire de ces peuples de transition est inséparable de celle des côtiers auxquels ils se sont toujours mêlés. Mais elle ne peut être abordée sans tenir compte des Mande du Sud, qui les délimitent vers le nord et qui, depuis des siècles, les ont refoelés, pénétrés et acculturés, sans avoir d'ailleurs conscience de la lointaine parenté de toutes les langues mande.

Les Mande du Sud, c'est-à-dire, en négligeant les Kono et les Vai, les Malinke du haut Niger, occupent un territoire qui va des confins du Fouta-Djalon jusqu'au Bandama, où ils rencontrent les Senufo ou les Baule. Ils appartiennent manifestement au monde soudanais des savanes. Cette zone méridionale des savanes n'avait jamais appartenu à l'empire du Mali mais, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait déjà très longtemps que les Malinke du Sud y avaient supplanté ou assimilé les Mande du Sud ou voltaïques, couvrant toute la région d'un tissu paysan assez lâche, innervé par les mailles d'un réseau de commerce à longue distance qui dirigeait, vers l'axe du Niger, les kolas des forêts du Sud. Ces routes méridiennes débouchaient nécessairement sur une zone de gros villages courtiers au contact des gens de la forêt. Grâce aux rapports réguliers qu'ils entretenaient avec ces « barbares », l'approvisionnement en kola des colporteurs ou des caravanes était assuré. D'importants secteurs de l'artisanat, et notamment le tissage, étaient liés à ces activités.

D'est en ouest, chaque secteur préforestier était couplé avec une zone d'étapes située plus au nord : le Sankaran et le Kuranko au contact des Kissi, le Toron et le Konyan de Beyla au contact des Toma et Kpelle, le pays d'Odienné (Kabadugu) et le Maw de Touba au contact des Dan, enfin le Worodugu de Séguéla et le Koyara de Monkono au contact des Gouro. René Caillié a bien décrit ce commerce remarquablement spéculatif, car le kola ne se conserve pas, et son cours connaît des variations extrêmes.

Dans cette société globalement traditionaliste, dominée par une aristocratie guerrière, l'islam, minoritaire mais nécessaire et partout présent, se

16. Pour l'ensemble des Malinke du Sud, je me permets de renvoyer à ma thèse, où l'on trouvera une bibliographie à peu près complète jusqu'en 1970 et même un peu au-delà : Y. Person, 1968-1975, vol. 2 et 3. L'index général figure dans le tome 3. Ce travail a voulu être une présentation d'ensemble de la région au XIX<sup>e</sup> siècle, et non une simple vue de Samori. Pour la carrière de celui-ci, on trouvera un exposé synthétique dans Y. Person, 1972. Pour situer les débuts de Samori dans un ensemble plus large, voir Y. Person, 1974.

trouvait naturellement lié à ce réseau commercial. Mais celui-ci butait au sud devant le mur infranchissable de la forêt d'où sortaient les kolas, car le trait remarquable de la région, jusqu'à la conquête coloniale, était son isolement par rapport à la mer. On a vu que celle-ci n'était accessible qu'à l'ouest, du haut Niger au Fouta-Djalon et aux Rivières ou à la Sierra Leone, dans une moindre mesure du Konyan à Cape Mount (région de Monrovia). Encore ces routes n'avaient-elles pris de l'importance qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la montée de la traite des Noirs. Dans l'Est, le Bandama avait jadis assuré un débouché au Worodugu et, plus loin, au pays de Kong; mais cet exutoire avait été fermé par les Baule vers 1720, et il fallait désormais aller jusqu'au Comoé ou à Kumasi pour trouver une ouverture maritime. Le pays des Mande du Sud était donc un cul-de-sac, et il regarde traditionnellement vers le Soudan nigérien, dont sa civilisation est issue.

Ce n'est qu'à l'extrême-ouest qu'il débouchait sur la mer, grâce au Fouta-Djalon. Tirant parti de cette situation, le village de Kankan, sur le Milo, se transforma au XVIII<sup>e</sup> siècle en puissante métropole commerciale, symétrique de Kong, sur le Comoé. Kankan était admirablement placée, en amont du bief navigable depuis Bamako, au point de convergence des routes les plus courtes venant de la forêt, en pays kissi, et de la mer par le Fouta-Djalon ou la Sierra Leone. C'était le foyer des fameux *Maninka-mori*, ou Malinke musulmans, dont la culture imprégnait tout le monde des Juula (Dioula), pauvres colporteurs ou riches négociants, qui animaient les routes du Sud. Les Kaba, qui dominaient Kankan, étaient une famille à la fois politique, commerçante et religieuse, bien que, dans ce dernier domaine, ils subissent la concurrence des Sherifu. Mamadu Sanusi Kaba, qui commanda la ville longtemps (en gros de 1810 à 1850), avait maintenu l'alliance avec Timbo et relativement peu combattu, sinon contre les Jalonke de Tamba, qui fermèrent à plusieurs reprises au commerce la route de Ségou. Mais al-Hadjdj Umar avait visité la ville vers 1845, à son retour de La Mecque, et les Kaba qu'il avait convertis, l'aidèrent en 1851, au début de sa guerre sainte, à détruire le royaume jalonke de Tamba. Alfa Mamadu Kaba voulut ensuite imposer sa loi par les armes à ses voisins traditionalistes; mais Kankan, isolée, manquait de puissance. Les Kaba connurent de graves revers et la ville subit un véritable blocus commercial; ce qui explique qu'ils aient fait appel, en 1874, au nouveau conquérant musulman qui organisait les terres du Sud, Samori Touré.

En fait, le bouleversement de l'ordre ancien chez les Malinke du Sud avait commencé au sud de Kankan, dans le Toron et le Konyan, avant la visite d'al-Hadjdj Umar.

L'explication la plus vraisemblable de ce phénomène est que l'ouverture des Rivières, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des routes vers la côte, avait accru le nombre et le rôle de l'élément commerçant et musulman. L'exportation des esclaves produits par les guerres locales allait se poursuivre jusqu'au milieu du siècle, pour la traite clandestine, et jusqu'à la conquête coloniale pour le Fouta-Djalon. Ensuite, le besoin d'importer des tissus et des armes européennes s'était bien établi. Indispensable à la société globale, la minorité juula en croissance se trouvait, par l'islam, sensibilisée aux guerres saintes

et aux théocraties musulmanes du Nord. L'influence du Fouta s'infiltrait par Kankan, et les caravanes de kola remontaient jusqu'au Macina de Seku Aḥmadu. Le moment vint où l'élément juula et musulman n'accepta plus la place qui lui était faite par la société globale, tandis que celle-ci, bloquée par la tradition, était incapable de se réformer. On assista alors à une série de conflits localisés, du nord-ouest de la Côte d'Ivoire jusqu'au haut Niger. Mais la résistance restait insurmontable. Il fallut, pour généraliser le mouvement, que paraisse un fils du pays, qui voulait visiblement transformer, et non détruire, la société dont il était issu, mais était suffisamment ouvert au monde extérieur pour promouvoir de nouvelles méthodes. Ce sera l'œuvre de Samori, et j'ai proposé d'appeler l'ensemble du mouvement la révolution juula; mais c'est alors la seconde, si l'on donne aussi ce nom à la formation de l'empire de Kong, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est loin au sud, sur les confins du Toron et du Konyan, et à courte distance des Toma, producteurs de kola, que le premier mouvement commença vers 1835. Ce fut l'œuvre de Moriwlé Sise, homme de religion originaire de la région de Kankan, mais formé au Fouta, qui rassembla autour de lui des aventuriers de toute origine, dans la ville nouvelle de Madina (Toron). Après une période de radicalisme destructeur, il fut tué en 1845 et son État faillit s'effondrer. Quand il fut reconstruit par ses fils Sere Burlay (Abdulaye) (1845-1859) et Sere Brema (Ibrahima) (1859-1881), la nécessité d'un compromis avec les autochtones, et d'un respect relatif de leurs institutions s'était imposée à tous. Cependant, leur domination resta toujours instable et fragile. Bien qu'ils aient un moment largement étendu leur pouvoir vers le sud, à travers le haut Konyan, jusqu'aux confins forestiers du pays kpelle, ils ne parvinrent jamais, vers le nord, à établir la liaison avec Kankan. De ce côté, dans le Sabadugu, un grand chef de guerre traditionaliste, Nantenen-Famudu Kuruma, organisa la résistance contre les deux puissances musulmanes entre lesquelles il s'interposa (bas Toron).

Sur la haute vallée du Milo, à cheval sur le Toron et le Konyan, c'est au contraire une autre lignée juula, celle des Berete, qui organisa, au nom des traditionalistes konate, une hégémonie locale qui ferma l'ouest aux Sise. À deux reprises, ceux-ci finirent par en venir à bout, mais ce sera pour déblayer le terrain au profit de Samori.

Moriwlé avait été tué par Vakaba Ture, un jeune Juula originaire de la région d'Odienné qui avait d'abord combattu sous ses ordres, mais était venu défendre son village maternel. La région d'Odienné était occupée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle par un État militaire traditionaliste, le Nafana, qui avait refoulé les Senufo pour protéger les Juula. Vakaba sut mobiliser les musulmans et se faire accepter de nombreux traditionalistes pour détruire le Nafana, et construire, sur ses ruines, le Kabadugu (ou Kabasarana). Mieux enraciné, ce nouveau royaume se montra beaucoup plus stable et solide que le domaine de Sise. Il étendit surtout son autorité le long des pistes méridiennes de kola, jusqu'aux portes de Touba. Vakaba mourut en 1857, et le souverain le plus guerrier de la famille fut son fils Vamuktar (1858-1875). À deux reprises, il encouragea son cousin Bunu Mameri à conquérir un nouveau royaume pour les Touré, sur les routes du Nord, dans le Wasulu de Bougouni (Mali) (1868-1870 et 1873-1875). L'intervention des Sise et la

réaction des Wasulunke firent échouer ce grand dessein, qui se termina par la mort de Vamuktar.

Le Kabadugu connut alors une crise grave, une grande partie des cantons vassaux se révoltant à l'avènement de Mangbe Amadu, dernier fils de Vakaba (1875-1894). L'un de ses principaux généraux, Vakuru Bamba, fit sécession, et construisit vers Touba un petit État militaire qu'il allait ensuite étendre vers Séguéla et Mankono. Aḥmadu mit plusieurs années à imposer son autorité par les armes, et l'on comprend que le Kabadugu, affaibli, se rallia sans hésiter à Samori, dès que celui-ci parut sur ses frontières, en 1881. Des alliances matrimoniales scellèrent cette soumission qui allait se révéler sincère et durable.

La place manque pour parler ici de mouvements juula secondaires, comme celui de Fode Drame dans le Sankaran, sur le haut Niger, de Mori-Sulemani Savane sur les franges forestières du pays kissi ou de Hedi Mori dans le Koyara de Mankono (Côte d'Ivoire). Tous sont liés à des titres divers à l'islam et au monde du commerce. Malgré leur diversité, ils montrent clairement que cette minorité n'acceptait plus la place qu'elle occupait traditionnellement et était en état de bouleverser la société globale. Ils donnent le cadre nécessaire pour comprendre Samori, qui a porté ce mouvement à son point culminant, en éliminant ou ralliant tous ses rivaux, et surtout en rendant le bouleversement qu'il imposait acceptable, ou même souhaitable, à l'ensemble des Malinke, y compris aux traditionalistes auxquels il était étroitement lié.

Samori Touré est originaire du bas Konyan, c'est-à-dire de la vallée du haut Milo, sur les confins du Toron. Ses ancêtres étaient des colporteurs musulmans venus de la région de Kankan, mais, isolés dans un milieu traditionaliste où ils se mariaient, ils étaient peu à peu revenus à des pratiques religieuses traditionnelles en se stabilisant comme tisserands, cultivateurs et éleveurs. Samori, né vers 1830 à Manyambaladugu, comptait parmi ses ancêtres plus de Kamara ou Konate, paysans traditionalistes, que de commerçants musulmans.

Revenu au commerce pour échapper à l'autorité paternelle, Samori découvrit sa vocation guerrière en s'engageant chez les Sise pour libérer sa mère, capturée pendant la guerre contre les Berete (1848). Ces derniers firent ensuite appel à ses compétences quand il se fâcha avec les maîtres de Madina (1859-1861). Mais finalement, en 1861, Samori se trouva seul et traqué, et il dut ainsi commencer sa carrière personnelle dans le dénuement le plus total.

Il n'est pas question de reprendre ici l'exposé de ces événements, qui ont fait l'objet de publications abondantes.

Samori a réussi en ralliant les traditionalistes du bas Toron, ses parents maternels, qui se sentaient impuissants devant les conquérants musulmans surgissant de toutes parts, et qui firent appel aux compétences militaires de ce brillant « neveu ». Celui-ci allait effectivement les protéger jusqu'à l'invasion française, non sans rogner quelque peu sur leur liberté. En retour, ils lui donnèrent les moyens de conquérir son premier domaine.

Son style de commandement et la transformation qu'il imposa à la société malinke, en mettant fin aux conflits, en ouvrant les routes et en affranchissant les Juula musulmans sans asservir les traditionalistes, firent bientôt affluer

les partisans et les ralliements. La pompe étant ainsi amorcée, l'expansion prit son essor avec une vitesse croissante de 1871 à 1881, et l'apogée était proche quand l'irruption imprévue des Français changea les caractères du mouvement.

Soutenu par la plupart des Kamara et soumettant les autres, Samori, installé à Sanankoro, se rendit d'abord maître du haut Milo, et fit admettre son action par les Sise, qu'il appela bientôt contre les Berete. Ceux-ci éliminés, Sere-Brema s'inquiéta cependant de la nouvelle puissance, et Samori évita le conflit en se réfugiant dans la forêt, chez les Toma. Il en revint en 1867 avec de nouvelles forces, profitant de l'engagement des Sise dans le Wasulu, où ils usaient leur énergie contre les Touré.

Samori s'organisa alors et s'arma soigneusement, abandonnant le haut Konyan aux Kamara traditionalistes de Saxajiigi, qu'il disait ne pas vouloir combattre, parce qu'ils lui étaient apparentés. En 1871, il marcha droit au nord, éliminant l'hégémonie traditionaliste de Nantenen-Famudu, contre lequel les Sise avaient définitivement échoué. C'est là, en terre à peine conquise, à Bissandugu (Bissandougou), qu'il installa sa capitale, pour marquer qu'il créait son propre empire, indépendamment de ses parents et de son pays natal.

Les Sise n'osant pas réagir, Samori s'allia alors, au nom de l'islam, avec Kankan, dont il brisa le blocus commercial, gardant pour lui l'autorité sur les vaincus : il s'empara de la sorte de la riche vallée du haut Niger, des frontières du Fouta-Djalon et de Kurussa (Kouroussa) jusqu'à Siguiri et au Bure.

Il se trouva ainsi, soudain, à la tête d'un empire dépassant nettement ceux de ses prédécesseurs et voisins, et dont l'organisation territoriale posait déjà des problèmes difficiles. Il les résolut en s'inspirant de l'Empire tukuloor, dont il était désormais voisin, mais auquel l'opposa aussitôt une sourde hostilité. On pouvait prévoir qu'il lui faudrait l'éliminer s'il voulait poursuivre son expansion dans le Nord.

Mais cette croissance trop rapide déclencha d'abord une crise grave. En 1878, les Sise chassent Samori du Sankaran, et entreprennent de reconquérir l'Ouest, jusqu'en Sierra Leone, pour investir et limiter le domaine du conquérant. Et Kankan, sous l'influence des Tukuloor, se désolidarise de lui. Alors, en 1879, Samori se retourne simultanément contre ses deux voisins musulmans. Profitant de leur dispositif dispersé, il les élimine en deux brillantes campagnes (de décembre 1879 à avril 1881). Kankan se soumet finalement d'assez bon gré, une partie des Kaba fuyant à Ségou d'où ils rentreront avec les Français. Les Sise sont désormais captifs, et Madina détruite, sa population étant transférée à Bissandugu. Odienné se rallie à son tour, ouvrant les horizons de la haute Côte d'Ivoire.

C'est de ce côté, à Gbeleba, que Samori passe l'hivernage de 1881, quand le lieutenant sénégalais Alakamassa vient lui apporter le défi des Français, alors en marche vers le Niger, au nom du commandant de Kita. Celui-ci lui interdit d'attaquer Kenyeran où se sont retranchés les vaincus de Kankan. La confrontation militaire qui va commencer au début de 1882 durera, avec des intervalles de paix, jusqu'en 1896. Son étude échappe à ce volume, d'un point de vue chronologique aussi bien que d'un point de vue thématique.



En 1881, l'empire de Samori est construit pour l'essentiel. Il s'agit d'une hégémonie militaire transformant la société malinke sans la détruire, l'élément commerçant et musulman voyant sa place élargie mais l'élément traditionaliste gardant sa liberté. Le souverain, qui a pris vers 1868 le titre de *faama*, connotant un pouvoir militaire, n'adoptera celui d'*almaami*, inspiré du Fouta-Djalou, qu'en 1884. Cela indique d'ailleurs la croissance de l'influence musulmane après l'annexion de Kankan ; mais la crise d'identité qui en sera la suite ne peut être étudiée ici : elle est liée au début de la lutte contre la France.

En 1880-1881, le nouvel empire, bien que dirigé par une classe militaire islamisée, ne peut pas être considéré comme un État musulman. Samori n'était pas un musulman cultivé, bien qu'il ait fait tardivement des efforts remarquables pour s'instruire. Il avait établi un système de contrôle militaire de l'espace, en s'inspirant parfois de certaines réalisations des Fulbe ou des Tukuloor ; mais en négligeant leur volontarisme religieux. Samori, qui était un empiriste de génie, avait réussi, en vingt ans, à donner à cette société un nouvel équilibre plus favorable aux Juula, trouvant ainsi une solution à la crise qu'elle traversait depuis un demi-siècle. Nous le laissons ici, au moment où son triomphe est acquis, et alors qu'il se trouve soudain confronté à l'irruption des Français, qui donnera un sens nouveau à la fin de sa carrière. Il ne s'agira plus de reconstruire une société africaine, sur des lignes africaines, pour répondre à une crise africaine, mais d'essayer de repousser l'irruption étrangère et, dans la mesure où ce n'était pas réalisable, de durer aussi longtemps que possible.

## Conclusion

Le seul facteur commun à la zone étudiée, pendant la période précédant la conquête coloniale de l'Afrique, est donc bien la progression de l'influence européenne. Celle-ci est évidemment forte sur la côte. La traite clandestine y persiste jusqu'au milieu du siècle, mais le fait majeur est l'apparition de nouvelles productions africaines, huile de palme ou arachide, qui permettent la diffusion, dans les masses, de produits européens réservés jusque-là à l'aristocratie. La zone côtière se trouve ainsi intégrée au marché mondial, et mise en dépendance économique bien avant que la conquête militaire et la domination politique ne soient d'actualité.

Ces influences sont beaucoup plus faibles dans l'intérieur, où la tradition soudanaise liée à l'islam se poursuit. La croissance du commerce avec le monde extérieur explique cependant la révolution juula. Sans le savoir, c'est dans une certaine mesure en réponse aux impulsions du monde extérieur que Samori a construit l'empire qui allait réussir à retarder d'une vingtaine d'années l'échéance de la conquête coloniale.